

Le seul fait de nier le Diable est une preuve qu'on en est possédé.

J.K. Huysmans à Jules Bois



## I<sup>er</sup> CHAPITRE

### SAINT-GENGOUX

### LE NATIONAL

Des beaux paysages de Bourgogne, la palme revient à la Saône-et-Loire. Cet arrière-pays est protégé du tourisme dévastateur par la voie directe de l'autoroute du Sud qui drague le flot estivant s'écoulant sans barrage, sans écluse, vers le midi ensoleillé. Sa mise à l'écart ne date pas d'hier.

Le fief aux vallons fertiles entaillant les collines boisées ne s'est pas trouvé sur la ligne de feu des invasions. Les successifs modernismes ont coulé sur la Saône, entraînés par son cours. Le gothique même n'a pas trouvé prise dans sa novation. L'enclos conserve en sa châte le plus belle floraison d'édifices romans qui soit.

Si vous ne craignez ni les froids excessifs en temps mauvais, ni les fournaises de l'été, nous vous souhaitons de faire, sac au dos, l'expérience de ses chemins accidentés. Vous avez embarqué à Paris où tous les sédiments d'âges ont laissé leur architecture cosmopolite. Quittez le rapide à Tournus et après vous êtes recueillis dans l'abbatiale rose de Saint-Philibert, prenez la route. Montez sur le piton des

sieurs de Brancion, mécréants devenus pieux, brigands faits chevaliers; de leur donjon encore fièrement debout, vous dominerez leur village presque intact, sa halle et son église, belle romane vêtue de pierre, toiturée de Lause, cha-peauté de pierre, toute en bloc. Gagnez Chapaize, descendez à Cluny par Taizé, revenez à Mâcon en faisant un crochet par Milly et longez la Saône à rebours où des surprises agréables vous attendent à Uchisy et son Saint-Pierre inoubliable, à Farges, et vous redébarquerez à Tournus, les reins fourbus mais les yeux pleins d'extase, ne supportant plus que le calcaire appareillé dans l'art fantaisiste des pré-gothiques, que le chapiteau rustique où des personnages aux yeux en boule nous expliquent naïvement la Bible, que le plain-chant qui n'est déjà plus terrestre, et le berceau calme des voûtes.

L'érosion n'a pas encore détruit ces petits villages qui continuent à vivre sur un rythme vieux. Tel est Saint-Gengoux, situé sur la ligne de car de Chalon-sur-Saône à Cluny. Le voyageur qu'un prurit de loisirs pousse sur les routes à voies rapides n'a pas son temps à perdre, habitué aux heures de bureaux, aux sirènes d'usine, il ne s'arrête essoufflé que pour tuer son oppression dans l'ennui reposant des stations balnéaires. Surtout, ne lui en voulons pas de méconnaître les beautés cachées que les spéculations, les indiscretes curiosités eussent vite altérées, la cohorte obligée des profiteurs, marchands de hot-dog et colifichets souvenirs, eût tôt fait d'irréremédiablement polluer.

Saint-Gengoux a gardé sa tradition dans la ligne inchangée de ses demeures et dans l'ave-nant de ses citoyens. Comme ailleurs, elle a sa banlieue, ses hangars métalliques, ses aires industrielles enlaidies par le travail triste, mais heureusement l'enclos de la ville vieille vit dans sa structure médiévale, tassée, condensée sur de petites rues étroites où les maisons pansues gagnent sur le passage par leurs en-corbellements et leurs ventres.

L'emplacement des douves est encore visible, remplacé par un grand couloir planté d'arbres, autant promenade publique qu'avenue large et spacieuse. Au delà de ce cordon sanitaire, les constructions sont rejetées plus loin comme des schrapnells jaillis du coeur éclaté. Ça et là, l'ancien mur a sauvé une tour, une archère, un embrasement de poterne. On n'a pas détruit ici pour la joie. Ce que le temps a usé, on l'a rebâti sur le lieu et dans l'esprit de l'ancien, rejet poussant droit sur la souche du chêne abattu. Vu d'en haut, on revoit le plan millénaire, l'alignement sage des maisons rangées comme au temps périlleux où l'enceinte protectrice gardait sous l'aile mère-poule les venelles effrayées.



Saint-Gengoux doit son nom à un gentilhomme bourguignon canonisé pour ses vertus chrétiennes. Vers l'an mil, Saint-Gengoux est sous le protectorat de la fastueuse Cluny qui lui construit un prieuré dont demeurent un clocheton et une porte à ceintre. Au début du XIIe siècle, les clunisiens s'attellent à la construction de la grande église. Les guerres de religion ravagent plus tard ce fief demeuré fidèle au culte traditionnel; la bâtisse clunisienne est détruite hormis une grande partie de la nef et le clocher encore debout. En 1566, les infatigables moines la réédifient.

Encouragés par l'exemple communicatif de ces fiers bâtisseurs, les habitants ne restent pas passifs. En 1166, la ville devient prévôté royale, Louis VII lui accorde le droit d'élever des fortifications. Elle se cuirasse d'importance. Sous Philippe-Auguste, elle érige un imposant château; le donjon sert pacifiquement aujourd'hui de presbytère. L'enceinte bouclée arbore sa pierre neuve sous Louis IX de sainte

mémoire. Saint-Louis fait entrer la cité dans l'histoire, purement régionale jusqu'en 1245. Voici comment.

Le roi se rend à un concile à l'Abbaye de Cluny, où il doit rencontrer le pape Innocent IV. Il doit s'arrêter à Saint-Gengoux et y rester quinze jours en novembre pour y rétablir sa santé. En reconnaissance de l'accueil chaleureux et des bons soins reçus, le saint roi accorde à la ville le droit de commune. Dès lors, elle s'administre elle-même, rend sa justice et prend le nom de Saint-Gengoux-le-Royal.

En douleur, elle traverse la guerre de cent ans. En 1420, les Armagnacs et les Bourguignons s'affrontent en Mâconnais et en Châlonnais, ravageant sur leur passage. Les intervalles de paix sont plus terribles encore; les mercenaires sans emploi, ayant pour métier de piller et de tailler d'estoc s'organisent en bandes et constituent les trop célèbres troupes "d'écorcheurs".

La prospérité s'établit lentement sous les bons règnes de Charles VIII, Louis XII, et François Ier. Mais les grandes paniques militaires apaisées, la Réforme vient. Le clergé de la grande Eglise de Saint-Gengoux rayonne sur une dizaine de paroisses; ce foyer religieux met en furie le protestant. Le prince de Condé tient pour la Réforme, prend d'assaut Mâcon, Cluny, et met à sac Saint-Gengoux. Un bûcher est dressé devant le parvis de l'Eglise, on y jette en vrac : les concurés et leur président, leurs livres saints, leurs ornements.

Il existe ici une tenace fidélité catholique. Libérée par les troupes catholiques, la ville relève à peine la tête, qu'en 1567, le Réformé reparait, repille, rebrûle, brise les quelques saints de pierre échappés aux premiers raids. L'énergie est telle, qu'en 1576, la vie a repris, les murs sont relevés, les plaies pansées. La paix est revenue, semble-t-il, définitivement, avec l'abjuration d'Henri IV.

Mais Saint-Gengoux soutient le parti extrême - elle est ligueuse - de nouveau attaquée, de nouveau prise en 1594. En 1604, par ordre du roi, les fortifications sont démantelées.

La ville par l'inlassable obstination de son artisanat et de son commerce, prospère malgré les sorts malheureux : les pestes, les guerres, les pillards marginaux et plus redoutables, les armées en campagne. Elle traverse paisible, les règnes du Roi-soleil, du Bien-aimé, et entre en liesse pour le couronnement de Louis XVI.

La Révolution vient libérant, avec les derniers serfs, les instincts mauvais. Des meutes sanguinaires coagulés dans l'esprit de destruction, de meurtre et de rapine, incendient les châteaux, chassant, effarés, tous ceux qui possèdent un bien. L'une d'elles, assoiffées par la richesse du bourg, se présente sous les murs de Saint-Gengoux. La milice, trop insigne, fait appel aux habitants; on mobilise tout ce qui est possible de porter arme, l'artisan troque sa varlope pour le mousquet, le clerc, sa plume pour la pique, tous se retrouvent coude à coude aux créneaux, même les deux vicaires oublient pour un temps leur évangélique profession. Les brigands sont défaits. Nous sommes le 30 juillet 1789. La Révolution fait bruyamment son entrée dans les moeurs, elle pénètre lentement les esprits. L'ancienne municipalité reste en place, elle n'a pas attendu les septembriseurs pour connaître une forme de gouvernement démocratique qu'elle doit au Saint-Roi.

Il faut, malgré tout, donner des gages. Le nom de Saint-Gengoux heurte la sensibilité jacobine, les saints ne sont plus en honneur. On porte, alors, la ville sur les fonds baptismaux républicains, elle se nommera désormais : Jouvence, du nom de la source alimentant la cité.

Plus tard, l'esprit sectaire émoussé, on rétablit le saint sur son piédestal, mais "le Royal" rappelant un prestigieux passage est

encore trop agressif, on lui substitue "Le National" et tout le monde applaudit.

La Révolution avait martelé les saints de pierre, incinéré les saints de bois, confisqué les objets pieux, fondu les bénéfiques cloches pour mouler des canons, elle était passé, là, comme une maladie bénigne, une variole qui ne tue pas et ne laisse qu'une grêle anodine sur le visage. Saint-Gengoux sort presque intacte de la fournaise, - n'en a-t-elle pas vu d'autres - ses boulangers rallument les fours, les charpentiers rénovent les toits négligés, les boutiquiers lèvent leurs rideaux, les prêtres non assermentés, sortis des caves et des cachots, balayent l'Eglise ayant servi de marché et d'atelier de salpêtre, ils ouvrent grandes les portes pour de nouvelles messes.



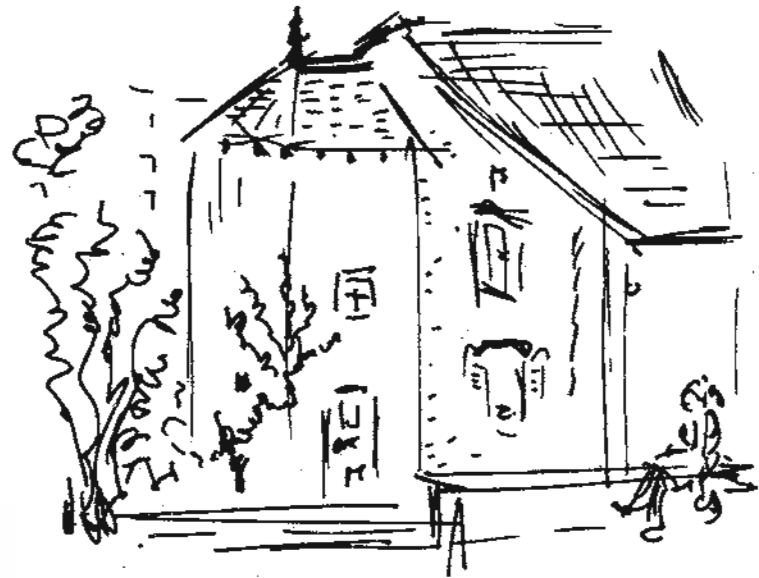
Cette histoire locale tracée à grosses lignes ressemble à beaucoup d'autres, cependant, un trait la traverse de part en part; elle a eu à souffrir de l'hérésie, toujours. Et elle n'en a pas fini, nous avons encore à signaler une autre déviance religieuse, plus pernicieuse encore, frappant une de ses concitoyennes poètes.

Nathalie Blanchet mérite un roman, le roman d'une jeune provinciale éprise de son beauvoisin et confrère en poésie Lamartine. Ayant reçu par brassées les fleurs des jeux poétiques, ayant vibré pour les grandes causes nationales et internationales, n'a-t-elle pas obtenu un prix en chantant les malheurs de la Pologne, déjà, n'a-t-elle pas exulté en vers pour les débuts de l'aviation. Du fond de sa Bourgogne, elle correspond avec toutes les éminences du siècle, mais surtout les grands débats mystiques l'attirent jusqu'à se jeter imprudemment dans ses plus louches filets.

Elle allait donner à Saint-Gengoux une célébrité dont elle se serait volontiers privée.

Dans les années 1875, Saint-Gengoux ayant eu à pâtir dans le passé des factions religieuses, s'en préparait sournoisement une nouvelle.

Ce n'est plus l'ange malfaisant de la discorde qui va s'occuper d'elle; cette fois, le Cornu en personne va mettre son pied fourchu sur la tranquille bourgade.



Place des marronniers